

Mary Cassatt enfances

Dominique Lobstein

« Mary Cassatt, un bel artiste de l'enfance. »

Benvenuto, « Flâneries d'un artiste »,
La Gerbe, janvier 1920, p. 122

Couverture :

Portrait de Louise-Aurore Villeboeuf enfant

1902, papier beige, pastel, 73 x 60 cm

Paris, musée d'Orsay, conservé au musée du Louvre / Don Louise-Aurore Villeboeuf

Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

Quatrième de couverture :

Mère et enfant sur fond vert

1897, papier beige, pastel, 55 x 46 cm

Paris, musée d'Orsay / Don de l'artiste à l'État, 1897

Photo © Musée d'Orsay, Dist. RMN-Grand Palais / Patrice Schmidt

© Éditions des Falaises, 2018

16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen

102, rue de Grenelle - 75007 Paris

www.editionsdesfalaises.fr

Mary Cassatt enfances

Dominique Lobstein

ÉDITIONS DES FALAISES





Portrait de l'artiste

1878, aquarelle et gouache sur papier vélin contrecollé sur papier chamois, 60 x 41,1 cm

New York, The Metropolitan Museum of Art / Legs d'Edith H. Proskauer, 1975
© The Metropolitan Museum of Art

Mary Cassatt peintre des enfants et des mères

Dans la banlieue de Pittsburgh (Pennsylvanie), Mary Cassatt a vu le jour le 22 mai 1844 dans une riche famille de lointaine origine française, puisque émigrée aux États-Unis, en 1662. Trois enfants avaient vu le jour avant sa naissance, l'aînée Lydia Simpson, puis Alexander Johnston, dit Aleck, et enfin, Robert Kelso, surnommé Robbie, qui n'avait que deux ans de plus qu'elle. Deux autres enfants allaient encore naître, George Johnston, en 1846 et Joseph Gardner, en 1849. Le statut privilégié qui fut celui de Mary – une fille après deux fils –, fut rapidement remis en question par l'extension de la fratrie mais plus encore par le décès de George, puis, alors qu'elle n'avait pas encore dix ans, un départ vers l'Europe où ses parents tentaient de faire soigner Robbie. Malgré les spécialistes anglais, français et allemands consultés, le jeune garçon mourut en 1855, à treize ans. Pendant ce temps, Mary avait eu le temps d'apprendre le français, l'italien et l'allemand et de visiter nombre de musées.

Immédiatement après cette disparition, la famille ébranlée mais d'autant plus soudée par cette suite de deuils, au sein de laquelle la joie ne devait plus

guère être de mise, retourna outre-Atlantique où Mary, qui n'était désormais plus considérée comme une enfant, choisit de suivre les cours de dessin qu'offrait la Pennsylvania Academy of the Fine Arts. Rapidement, elle s'avoua déçue par la médiocrité de l'enseignement et profita des troubles de la guerre de Sécession pour réclamer à ses parents un départ vers Paris. Elle y arriva à la fin de 1865, en compagnie de sa mère qui, quelques mois plus tard, repartit après l'avoir confiée à quelques compatriotes installés dans la capitale française. C'est vers les peintres de la tradition que l'orientèrent ses connaissances, et elle suivit, entre autres, les cours de Jean-Léon Gérôme, de Théodore Frère, mais aussi de Paul Constant Soyer et de Charles Chaplin. Et ce sont ces deux derniers artistes qu'elle présenta comme ses maîtres lorsqu'elle se fit recevoir pour la première fois au Salon, en 1868, sous le nom de Mary Stevenson. Elle présentait *La Mandoline*, depuis rebaptisée *Une joueuse de mandoline* (collection particulière), représentation d'une jeune fille marquée au sceau d'un romantisme tardif, mais aussi de l'influence de

Camille Corot et, probablement, de Thomas Couture dont elle recevait alors les conseils.

Mary Cassatt poursuivait sa carrière parisienne lorsque la guerre franco-prussienne l'incita à retourner aux États-Unis. Elle en revint dès 1871 avec la volonté de rattraper le temps perdu. Ceci l'incita à voyager (en Angleterre, en Italie et en Espagne), à découvrir de nouveaux contemporains (Courbet, Manet et bientôt Degas), et à s'initier à la gravure. Et, bien sûr, elle reprit le chemin du Salon où elle fut reçue en 1872 et encore les années suivantes. De portraits de jeunes femmes costumées, elle passa bientôt à de véritables et plus ambitieuses scènes de genre comme *Torero et Jeune Fille* (Williamstown, Sterling and Francine Clark Art Institute) exposé en 1873.

En 1874-1875, Mary Cassatt fit la connaissance d'Edgar Degas, et l'artiste qui n'avait jamais souhaité enseigner proposa son aide à la jeune fille... qui accepta. De cette relation magistrale allait naître un art nouveau, plus clair, plus libre et dépouillé des éléments anecdotiques des œuvres antérieures ; les



Portrait d'Alexander J. Cassatt
et de son fils, Robert Kelso Cassatt
1884, huile sur toile, 100,3 x 81,3 cm

Philadelphie, Philadelphia Museum of Art
© The Philadelphia Museum of Art, Dist. RMN-
Grand Palais / image Philadelphia Museum of Art

En famille

« Miss Mary Cassatt possède un talent très viril et ses œuvres sont empreintes d'une rare énergie. Elle a cependant choisi la plupart de ses sujets dans la vie de famille ».

Anonyme, « Les Petits Salons », *Le Petit Journal*, 28 novembre 1893, p. 1

Qu'elle réponde à une commande et réunisse les membres d'une même famille comme dans le portrait de son frère Alexander et de son neveu Robert Kelso Cassatt (p. 10), ou qu'elle fasse poser des modèles pour une œuvre d'invention à caractère domestique (p. 21, par exemple), Mary Cassatt sait déployer une palette de gestes et d'attitudes d'un grand naturel qui ne vise pas à l'ostentation des portraits familiaux qui étaient alors les plus couramment visibles sur les cimaises officielles parisiennes.

Représentant son frère et son neveu, Mary Cassatt déroge aux variations familiales qui lui sont coutumières. En effet, si les mères tiennent une place majeure dans ses œuvres, les pères ou les grands-parents (p. 10 et 14) n'apparaissent que rarement mais sont à l'origine de compositions originales pleines, néanmoins, d'une retenue qu'ignore la tendresse maternelle. Tendresse qui, tous les critiques de l'époque le soulignent, est empreinte d'une relation à l'image de la jeune Amérique, fière et sévère.

« Miss Cassatt est le peintre et le psychologue des babies et des jeunes mères qu'elle se plaît à représenter dans un frais décor de verger ou sur les fonds d'étoffes fleuries des cabinets de toilette ».

Camille Mauclair, *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904, p. 155

Les Sœurs

Vers 1885, huile sur toile, 46,3 x 55,5 cm

Glasgow, Kelvingrove Art Gallery and Museum

© CSG CIC Glasgow Museums Collection / Bridgeman Images



Katherine Cassatt faisant
la lecture à ses petits-enfants
1888, huile sur toile,
New York, collection particulière
© Bridgeman Images





**Portrait de madame Cyrus
J. Lawrence avec son petit-fils
R. Lawrence Oakley**
Vers 1897, pastel sur papier teinté,
71,1 x 58,4 cm
Williamstown, Sterling and Francine Clark Art
Institute/ Don de Mme R. Lawrence Oakley
© Bridgeman Images



Gardner et Ellen Mary Cassatt
1899, pastel sur papier vélin,
63,5 x 47,6 cm
New York, The Metropolitan Museum of Art /
George A. Hearn Fund, 1909 /
Don de Mme Gardner Cassatt, 1957
© The Metropolitan Museum of Art

« Nous nous rappelons, en terminant, la physionomie si digne, si convaincue de Mme Havemeyer, la réserve n'excluant pas la courtoisie de l'accueil, sous laquelle on devinait aisément une grande ardeur d'enthousiasme. Nous rapprochons ces traits de ceux que nous avons entrevus simplement, de Miss Cassatt, lors d'années plus lointaines, et il nous est impossible de les séparer l'une de l'autre, tant était visible, la prédestination de leur amitié ».

Arsène Alexandre, La Collection Havemeyer et Mary Cassatt, *La Renaissance*, janvier 1930, p. 56

Madame Havemeyer et sa fille Electra
1895, pastel, 61 x 77,5 cm
Vermont, Shelburne Museum
© Bridgeman Images



« Femmes et enfants se meuvent dans la lumière un peu « cuivrée » de ses tableaux et de ses pastels, avec une aisance et une réalité de gestes qui déroutent par leur simplicité, par leur banalité impitoyable. Et tout le charme de l'impressionnisme s'exprime dans ces œuvres, adouci encore par la féminité très vive de l'artiste ».

Jacques Olivier, « L'Ecole américaine de peinture », *L'Art libre*, 15 octobre 1919, p. 172

La Caresse

1902, huile sur toile, 83,4 x 69,4 cm

Washington, Smithsonian American Art Museum (SAAM)

Photo © Smithsonian American Art Museum, Washington, DC, Dist. RMN-Grand Palais / image SAAM





Petit déjeuner au lit

1897, huile sur toile, 58,4 x 73,7 cm

San Marino, Huntington Library and Art Gallery

© The Huntington Library, Art Collections & Botanical Gardens / Bridgeman Images

Soins maternels

« Miss Cassatt, elle, apporte à son enquête l'expérience de la femme (doit-on dire de la "maman", je l'ignore car la vie intime de cette grande artiste ne nous est pas connue) ; elle sait de quels gestes précautionneux et câlins on doit manier, débarbouiller, baigner la fragile petite créature ».

Louis Vauxcelles, « Miss Mary Cassatt », *Le Monde illustré*, 13 février 1937, p. 133

À côté des substituts de portraits d'apparat qui réunissent les membres confortablement désœuvrés d'une même famille, telle Louisine Havemeyer et sa fille Electra (p. 18), Mary Cassatt a multiplié les représentations des multiples soins portés à l'enfance par des mères, des nourrices, des domestiques si bien appliquées qu'elles en oublient de sourire. En effet, une constante de ces représentations est l'imperturbable sérieux de ces femmes. Dans les évocations de la toilette, qui sont très nombreuses

dans son œuvre peinte ou gravée, les jeunes femmes sont concentrées sur des détails : la température du bain (p. 30) ou la serviette impeccable avec laquelle elles essuient un enfant (p. 28), et ne quittent jamais une attitude d'un étonnant sérieux. Leur regard ne se porte pas sur l'enfant qu'elles sont en train de choyer, mais il faut néanmoins signaler quelques rares exceptions (p. 22) où la mère allongée dans son lit tient serré le bambin qu'elle regarde, mais peut-être plus avec fierté qu'avec amour.